



Yves Michaud
philosophe

Philosophe amoureux des sciences et des arts, Yves Michaud a fondé, en 2000, **l'Université de tous les savoirs**, qui organise pour un large public des cycles de conférences par les meilleurs spécialistes et dans tous les domaines de la connaissance. Yves Michaud anime aussi des groupes de jeunes, qu'il aide à réfléchir et à construire leur pensée.

► *Pour vous, qu'est-ce qu'être philosophe en 2007 ?*

Il s'agit d'utiliser certains instruments intellectuels, notamment logiques et scientifiques, et une vaste culture d'histoire des idées pour comprendre ce monde où nous vivons et en analyser tous les enjeux. Je ne me soucie donc pas de contribuer à l'élaboration d'une philosophie particulière, mais si je pouvais introduire un peu de lucidité, des manières de voir inédites et faire naître des idées neuves, mon objectif serait atteint.

► *Les philosophes des Lumières correspondent-ils à cette définition que vous donnez ?*

Je ne suis pas sûr qu'ils aient été à ce point conscients d'une tâche philosophique. En revanche, ils avaient le sentiment aigu de vivre à une époque nouvelle et charnière et se donnaient pour mission d'en dégager les potentialités. Ce qu'on appelle les Lumières est très différent selon les pays – les Lumières écossaises (Hume, Smith) – ne sont pas les Lumières françaises et même à l'intérieur

des Lumières françaises, il y a des différences importantes. Diderot, Rousseau et Montesquieu sont très éloignés. L'esprit commun est cependant celui d'un monde nouveau, plus raisonnable, plus efficace et plus humain.

► *Quelle est à été à vos yeux la dimension qui a fait de l'Encyclopédie un événement considérable ?*

Pour moi, c'est l'insistance sur la dimension technique et pratique qui accompagne le savoir. Dimension technique en ce sens que l'*Encyclopédie* insiste sur les arts et les métiers, sur les savoir-faire et sur les applications de la connaissance, y compris les plus quotidiennes, au plan de l'agriculture, de l'artisanat et de la petite industrie. Dimension pratique en ce sens que la réflexion et la pensée abstraite doivent guider les actions et les croyances – politiques, religieuses.

► *Votre préférence – ou votre admiration – va-t-elle vers l'ébranlement des valeurs politiques, religieuses et sociales qu'a provoqué l'Encyclopédie, vers la volonté de constituer un « tour des savoirs », ou plutôt vers la réhabilitation des arts mécaniques ?*

Faire le « tour des savoirs » n'est pas très important – il y a déjà eu des encyclopédies

auparavant, y compris quand on ne savait pas grand chose comme au Moyen Âge. J'ai une très grande admiration en revanche pour la dimension technique et mécanique. En fait, l'*Encyclopédie* affirme et diffuse la conviction que la théorie c'est la pratique, que si l'on pense correctement, on doit agir correctement et qu'à l'inverse il n'y a pas d'action sans vision juste. L'ébranlement des valeurs n'est pas une fin en soi : l'important est plutôt d'apprendre à se situer en identifiant les véritables problèmes. S'il en découle une remise en cause de certaines valeurs, celle-ci n'aura rien de gratuit, ni même de choquant.

► *Diriez-vous que l'Université de tous les savoirs, que vous avez créée, est l'héritière de l'Encyclopédie ?*

À l'évidence oui, même si je ne me suis pas proposé un tel modèle en commençant, ne serait-ce que par modestie. J'ai avant tout voulu réintroduire la science et la technique dans la culture contemporaine, à un moment où celles-ci jouent un rôle décisif dans nos vies mais où la culture reste définie de manière uniquement littéraire, ce qui la rend de plus en plus platonique et inopérante. J'ai aussi voulu décloisonner les disciplines et spécialités – ce qui n'était en revanche pas un problème pour les encyclopédistes du XVIII^e siècle puisque les

disciplines académiques n'étaient pas réellement constituées. Il ne faut pas oublier que nous vivons aujourd'hui au temps des universités et des institutions de production du savoir – ce qui n'était pas le cas pour les gens du XVIII^e siècle.

► *L'Encyclopédie était, de façon plus ou moins avouée et/ou lisible, engagée dans un combat idéologique, celui des Lumières : est-ce la finalité de toute diffusion du savoir que de revendiquer cette dimension politique, ou simplement « humaniste »*

L'idée même de diffusion des savoirs est logiquement chargée d'un projet humaniste et politique. La connaissance est un instrument de pouvoir quand on en conserve le monopole ou qu'on la manipule pour faire croire ce qu'il faut croire. En même temps, la diffusion des savoirs est foncièrement inscrite au cœur même de la notion de savoir : un savoir est élaboré publiquement et doit s'exposer à la discussion publique. Il n'est donc guère possible de transiger sur ces points. Ce qui permet aujourd'hui la rétention du savoir, c'est uniquement son caractère technique et sa prolifération – mais du coup on s'expose aux fraudes et aux blocages. En dépit des difficultés, il est inévitable d'aller vers la transparence.

► *Dans quelle mesure Internet change-t-il aujourd'hui la diffusion et l'accès au savoir ? Quel regard portez-vous sur des entreprises d'encyclopédies participatives du type © Wikipedia ?*

Le Web facilite considérablement la diffusion et l'accès au savoir : ceux qui y ont accès peuvent dans la seconde trouver presque tout. Il faut cependant nuancer. Ceci suppose en effet non seulement l'accès au réseau (ce qui n'est pas le cas partout ni pour tous) mais aussi du temps et une capacité de discernement importante car on trouve aussi tout et n'importe quoi sur le Web. Ce n'est en rien réhibitoire : l'information a un coût en temps et il y a toujours eu des encyclopédies plus ou moins fiables. L'élément de travail collectif apparaît encore mieux que par le passé puisque l'on peut (et doit) confronter des points de vue. C'est pourquoi aussi je suis tout à fait favorable aux entreprises du type Wikipedia, car elles offrent l'accès à un savoir élémentaire élaboré de manière collective, sous le contrôle aussi d'un collectif de participants. Par rapport à cela, j'aimerais que l'Université de tous les savoirs fonctionne comme un étage complémentaire-supplémentaire où, cette fois, l'individualité des contributions est pleinement assumée, mais toujours dans le cadre d'une entreprise collective qui revendique ses choix. Je cherche, avec l'aide

de mes informateurs, à choisir les meilleurs spécialistes sur un sujet – mais le résultat est une contribution individuelle assumée en tant que telle.

► ***Vous avez souvent déclaré votre hostilité à la notion même de « vulgarisation ». Pourquoi ?***

C'est un malentendu. La vulgarisation n'est en effet pas en elle-même condamnable mais ce qui laisse à désirer, c'est sa pratique. À mon avis, c'est aux grands chercheurs, spécialistes et savants de faire la vulgarisation. Non pas à temps plein et dans des gros livres mais de manière ponctuelle, assez technique quand le sujet est technique. Il faut qu'ils assument ainsi leur fonction sociale et donnent en retour au public ce que celui-ci leur a donné en finançant leurs recherches.

Ma conviction est aussi que les meilleurs spécialistes d'un domaine sont les meilleurs vulgarisateurs possibles. Celui qui comprend très bien une question est à même de la « vulgariser », pas celui qui est aux limites de sa compréhension. N'importe quel professeur sait cela : ce qu'il maîtrise parfaitement, il l'enseigne bien.

► ***L'Encyclopédie revendiquait l'addition de ses collaborations comme garantie de sa pertinence, chacun étant chargé de son domaine de compétence, sans nécessairement communiquer avec son « voisin d'article » ; vous-même, vous seriez plutôt partisan d'un décloisonnement des savoirs : pourquoi ?***

L'addition n'est pas contradictoire avec le décloisonnement : je revendique en fait que la juxtaposition des points de vue soit source de pertinence mais aussi de décloisonnement. Le tout est de ne pas forcément juxtaposer les contributions au sens des disciplines consacrées. C'est ce que je m'efforce systématiquement de faire. Un exemple : reprendre un découpage disciplinaire, ce serait consacrer des rubriques au « droit » – mais ce qui est intéressant aujourd'hui c'est de voir comment le droit touche des secteurs très différents d'activité – les recherches biologiques, la condition de malade, les greffes, le commerce numérique, le travail, le financement de la politique. Je tente donc de juxtaposer les points de vue mais en cassant les barrières disciplinaires. On se rend d'ailleurs compte que les recherches importantes se déroulent toutes aux frontières ou aux interfaces des disciplines.

► **Que serait pour vous l'encyclopédie idéale du XXI^e siècle ? L'encyclopédisme est-il d'ailleurs encore possible aujourd'hui ?**

L'encyclopédie idéale devra être ouverte et en renouvellement continu mais avec un rythme de renouvellement bien pensé, de manière à ne pas sombrer dans la mode, les tendances (qui existent aussi malheureusement dans le monde intellectuel et scientifique) et à conserver une mémoire. De ce point de vue, une encyclopédie doit être numérique, ce qui seul permet ces ajustements continus et la conservation des informations anciennes. En fait, nous avons de plus en plus besoin de cette sorte d'encyclopédie si nous voulons échapper à la désorientation des changements continus et accélérés. Il reste des continuités

fortes et une encyclopédie doit les montrer, tout en prenant rapidement acte des changements. La forme que nous avons donnée au site de l'Université de tous les savoirs n'est pas parfaite mais elle va dans ce sens.

► **Quel message de l'Encyclopédie faut-il, selon vous, conserver et transmettre ?**

Kant définissait les Lumières par « ose savoir » (*sapere aude*). Je crois que cela reste le message indispensable. De toute manière, si on se demande quoi mettre à la place, on est bien en peine de trouver quelque chose de satisfaisant : on ne va pas dire « jouis sans restriction », ou « gagne le maximum d'argent » ou « fais ce que tu veux » ou « reste couché ». Le savoir reste encore ce qu'il y a de plus humain et de plus agréable comme activité.